Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2005)

Heft: 1-2

Artikel: Les sciences de l'établissement des textes et la question de la variation

Autor: Adam, Jean-Michel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870108

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES SCIENCES DE L'ÉTABLISSEMENT DES TEXTES ET LA QUESTION DE LA VARIATION

1. Le problème du texte

Dans le dernier chapitre de son *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Dominique Maingueneau présentait, en 1976, les développements des grammaires de texte comme un moyen de combler une «lacune grave pour l'analyse du discours» (1976: 151). Proche en cela des positions de Denis Slakta, il considérait que «l'analyse des énoncés suivis» posait des problèmes, mais était «inéluctable pour l'analyse du discours» (1975: 152). Revenant sur ce problème de définition du texte, Georges-Elia Sarfati a reproché à l'analyse de discours[1] d'avoir manqué «le texte en tant que tel» en ne le convoquant généralement qu'à titre de «pré-texte» (2003: 432). Son reproche est très fort:

> Compte tenu du primat accordé à l'examen des conditions d'émergence des textes, [l'analyse de discours] n'a pas produit de réflexion spécifique sur le statut du texte, moins encore de théorie spécifique du texte — théorie qui eut été congruente avec ses problématiques. (2003: 432)

J'ai montré ailleurs (Adam 1999 & 2005) que l'analyse de discours a besoin de la linguistique textuelle parce que les unités de la linguistique classique, même celles de la linguistique de l'énonciation,

---

[1] L'hésitation entre les désignations analyse DU, DE ou DES discours est toujours un problème. Pour ma part, au traditionnel analyse DU discours, trop singularisant et présupposant une théorie unifiée, je préfère un DE ou un DES plus explicite, qui indiquent clairement que l'objet de l'analyse de(s) discours est une théorie et une description de la diversité des pratiques discursives.

ne peuvent pas être simplement appliquées au-delà de la phrase. La linguistique textuelle a pour tâche la description et la définition des unités d'analyse transphrastiques (Adam et al. 2004). Dans le cadre d'une théorie de la production co-textuelle de sens, elle doit fournir à l'analyse de discours une théorie du texte qui dépasse les limites logico-grammaticales des grammaires de texte. J'ai, pour ce faire, entrepris (Adam 1999) une reconception de notions issues de relectures modernes de la poétique et de la rhétorique, et, par ailleurs, intégré des concepts venus aussi bien de la sémiologie de Jean-Blaise Grize que de la socio-linguistique de William Labov. Ce n'est toutefois pas sur cette question de la définition linguistique de l'objet texte que je vais revenir ici, mais sur un oubli de l'analyse de discours qui tient à la disponibilité apparente de son objet d'étude. À la différence de la langue, dont les linguistes savent depuis Saussure qu'elle ne peut être qu'une construction analytique, le texte comme suite d'énoncés observables semble exister matériellement, être autonome et en apparence aussi unique que définitif. Ce leurre de l'évidence naturelle du texte a été dénoncé très tôt par Pierre Kuentz qui déplorait alors l'oubli des conditions de distribution et de consommation des textes, ainsi que du rôle de l'histoire du livre et de l'imprimerie (1981: 43). Il observait fort justement que cela revenait à négliger une part essentielle des conditions de production et de réception des discours. Cet important reproche a été relancé, ces dix dernières années, dans le champ de l'analyse des textes et de la critique littéraire. Spécialiste de rhétorique de la lecture et de poétique, Michel Charles fait de la pseudo-évidence de l'objet-texte un préjugé critique majeur:

> Le premier [préjugé critique], c'est la croyance en l'existence du texte. Soit un texte, je vais l'étudier. Tout se passe comme si le texte existait hors du regard que je porte sur lui, hors de l'expérience que j'en ai, hors des opérations que je lui fais subir pour que précisément il devienne texte. (Charles 1995: 40)

L'historien Roger Chartier va dans le même sens en décrivant ce qu'il considère comme la première limite des diverses sortes de critiques textuelles:

> Leur première limite tient au fait qu'elles considèrent (le plus souvent) les textes comme s'ils existaient en eux-mêmes, en dehors des matérialités (quelles qu'elles soient) qui en sont les supports et les véhicules. Contre cette «abstraction» des textes, il faut rappeler que les formes qui les donnent à lire, à entendre ou à voir participent, elles aussi, à la construction de leur signification. Le «même» texte, fixe dans sa lettre, n'est pas le «même» si changent les dispositifs de son inscription ou de sa communication. (Chartier 1998: 270)

Le dispositif méthodologique structuraliste, qui prônait une autonomie et même une autotélicité des textes, a certes été ébranlé, dans les années 1970-80, par la lecture de *L'Archéologie du savoir* de Foucault et par la mise en avant des «Matérialités discursives»[2], mais, comme le rappelle ici-même Dominique Maingueneau, le discrédit de la philologie qui a accompagné le mouvement structuraliste et la naissance de l'analyse de discours, en France en particulier, n'a pas permis de tenir compte des développements parallèles de disciplines particulièrement attentives aux formes matérielles qui portent les textes. Une double évolution a mené ces disciplines érudites à une prise en compte de la fonction proprement sémantique des éléments non verbaux et au repérage des relations historiques et sociales inscrites dans les dispositifs formels non seulement des différentes éditions (histoire du livre et de la lecture), mais des différentes traductions qui conditionnent la circulation internationale des textes. À cela il convient d'ajouter les développements considérables de l'étude des différents états des manuscrits des auteurs (critique génétique) et des scribes-copistes (critique textuelle des philologues médiévistes). Ces disciplines anciennes nous rappellent toutes que les textes ne sont pas des données, mais des constructions issues de procédures médiatrices complexes qui vont de la rature et de la récriture par les auteurs ou les copistes jusqu'aux variations éditoriales, en passant par les traductions et par la complexité de l'établissement philologique des textes.

Le schéma 1 met en évidence deux axes sur lesquels je vais appuyer mon propos. L'axe horizontal correspond aux deux grandes possibilités de variation d'un texte dans le temps: dans le temps auctorial de son écriture ou plutôt de sa récriture auctoriale (génétique) ou non (copistes, éditeurs) et dans le temps éditorial de sa diffusion (histoire du livre et de la lecture). L'axe vertical met lui en évidence

---

[2] Le colloque interdisciplinaire intitulé «Matérialité discursives», qui s'est tenu à Paris X-Nanterre, en avril 1980, est d'une importance capitale pour l'histoire de l'analyse de discours française. Organisé par Bernard Conein, Jean-Jacques Courtine, Françoise Gadet, Jean-Marie Marandin et Michel Pêcheux, il était centré sur une critique de l'addition naïve des disciplines et du contournement de «la matérialité ce qui est en-jeu dans la langue». M. Pêcheux en résumait ainsi la problématique: «La question théorique des *matérialités discursives* surgit précisément de ce qui, entre l'histoire, la langue et l'inconscient, résulte comme hétérogénéité irréductible» (1981: 15). L'analyse des faits de discours était ainsi confrontée au réel linguistique de la langue, au réel de l'histoire et au réel de l'inconscient. Si l'analyse de discours était alors considérée comme une discipline, c'était comme une «discipline transitoire, artefact de la conjoncture théorique» (Courtine & Marandin 1981: 32).

deux types de rapports d'un texte à la langue: l'établissement du texte centré sur sa langue d'origine (philologie) et l'établissement du texte par passage d'une langue dans une autre (traduction).

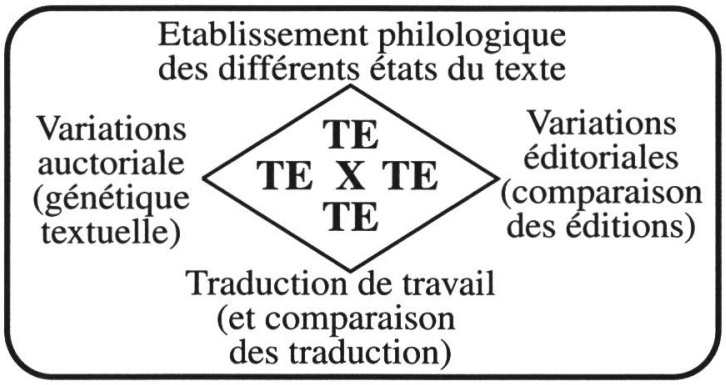

Schéma 1: Domaines de l'établissement du texte et de ses variations

Comme le dit ici-même Jean-Marie Viprey, tout essai de mise en dialogue de ces disciplines doit impérativement éviter autant le risque de la refondation totalisante dans une hyper-discipline que celui de la réduction utilitariste et éclectique. Les pages qui suivent ont donc pour but d'examiner sous quelles conditions les sciences du texte peuvent intéresser l'analyse textuelle des discours et être interdisciplinairement coordonnées. Cette alliance interdisciplinaire pourrait, selon moi, avoir pour cadre le champ d'une analyse de discours conçue non pas comme une discipline (même transitoire), mais comme un espace de dialogue critique entre recherches artificiellement séparées. Pour qu'un dialogue puisse se mettre en place, il faut commencer par un examen des états les plus avancés des discussions épistémologiques internes à ces disciplines anciennes. Cette mise au point préalable doit permettre d'éviter la méconnaissance liée aux préjugés accumulés au fil de leur histoire et que renforcent les cloisonnements universitaires hérités. Cette réflexion épistémologique a pour but d'interroger le concept de texte et la théorie implicite du langage de ces disciplines. Il suffit de lire ces lignes d'Henri Meschonnic pour mesurer l'ampleur des soupçons qui pèsent sur les sciences de l'établissement du texte:

> Immobilité, ou fixité, il semble que ce soit un des traits qui définissent un texte — sous-entendez «littéraire», les corollaires de ce qu'on a appelé, dans la période structuraliste, sa clôture. Sa constitution, philologiquement. Son unicité. Que pouvait parfaire une clôture du sens, l'unicité-vérité du sens, dans une interprétation définitive. Le triomphe d'un rationalisme, terminus de la raison. [...]

> Il faut présupposer ce rationalisme du sens, et du texte, pour admettre qu'un texte se confond avec son établissement, qui lui assure, dans la plupart des cas, l'apparence du définitif. (1999: 168)

Il me semble qu'aujourd'hui — en dehors de la sémiologie négative d'un Barthes ou de la déconstruction d'un Derrida — des convergences intéressantes se dessinent qui mènent à une redéfinition variationnelle du concept statique de texte. La génétique textuelle — centrée sur les étapes du travail d'écriture — et l'histoire du livre et de la lecture — centrée sur les changements socio-historiques des conditions d'édition et de lecture des textes — convergent pour montrer qu'un texte n'est pas seulement un objet spatial ayant la stabilité de ses trois dimensions (gauche > droite de la ligne, haut > bas de la page, et épaisseur du volume impliquée par les autres (co)textes qui l'accompagnent), il possède également une quatrième dimension, qui fait de lui un objet temporellement changeant, un objet qui parcourt le temps et l'espace socio-culturel avant de parvenir au lecteur et à l'analyste.

2. Les variations auctoriales: l'apport de la génétique textuelle

La critique génétique peut, en raison de ses développements des trente dernières années, nous apparaître comme une discipline relativement jeune. Louis Hay montre qu'elle a, en fait, pour origine l'esthétique de l'idéalisme allemand du début du XIX^{e} siècle et certaines observations de Friedrich Schlegel, Kleist, Goethe et Novalis (1979: 228). Malgré cette origine romantique, la génétique des textes est un antidote aux idéologies de l'évidence naturelle du texte et surtout de sa clôture.

À propos de ce qu'elle appelle la construction du «prototexte», Almuth Grésillon rappelle un point de méthode capital: «Le linguiste, au lieu de disposer de données qui ne demandent qu'à être interprétées, a besoin de *construire* d'abord *son objet*» (1985: 185). À cette construction des observables, elle ajoute un deuxième principe épistémologique: le principe du «différentiel», qui n'est pas très éloigné de ce que théorise ici-même Ute Heidmann avec son concept de *comparaison différentielle* (pages 00-00):

> Deux ou plusieurs unités, quelle qu'en soit la dimension, n'ont d'existence qu'en termes d'identité ou de différence. Or, les unités soumises à l'analyse ne sont pas disponibles comme telles à l'intuition immédiate; elles demandent construction [...]: pour pouvoir comparer deux séquences dont l'une paraît être la réécriture de l'autre, il faut détecter des paramètres linguistiques de description. (Grésillon 1985: 179)

Pierre-Marc de Biasi va dans le sens d'Almuth Grésillon, lorsqu'il définit l'ensemble matériel des documents et manuscrits constituant un dossier génétique: «Ce n'est pas un donné mais au contraire le résultat d'un travail préliminaire: l'étendue et la nature du dossier génétique sont relatifs aux objectifs de la recherche envisagée» (2000: 30). Sa définition du concept d'«avant-texte» est méthodologiquement cohérente:

> La notion d'avant-texte désigne le résultat de ce travail d'élucidation tel qu'il devient accessible à travers un dossier de genèse analysé. L'avant-texte est une production critique: il correspond à la transformation d'un ensemble empirique de documents en un dossier de pièces ordonnées et significatives. Du statut indéterminé de «manuscrits de l'œuvre», le dossier de genèse passe au statut scientifique d'avant-texte lorsque tous ses éléments ont été redéployés de manière intelligible selon la diachronie qui leur a donné naissance. (2000: 30-31)

Cette construction n'a la prétention de reconstituer ni la somme ni l'ordre exact des manuscrits manipulés par un écrivain, ni surtout les opérations mentales de ce dernier. Il s'agit d'un «redéploiement critique», de la construction d'un objet d'étude qui n'a pas d'existence en dehors du geste scientifique qui le constitue (De Biasi 2000: 31). On comprend dès lors que Louis Hay (1985) reprenne une formule provocatrice de Jacques Petit: «Le texte n'existe pas»[3].

Pour illustrer cette assertion, prenons l'exemple du conte de *La Belle au Bois dormant* de Perrault. Ce texte a une triple existence génétique: celle du manuscrit des *Contes de ma mère Loye*, de 1695 (découvert seulement en 1953), celle de sa première parution dans le *Mercure Galant* de février 1696, et celle enfin de la première édition des *Histoires ou contes du temps passé*, chez Barbin, en 1697. La comparaison de ces trois états du texte de Perrault permet de découvrir que l'édition de 1697, même si elle intègre des modifications de 1696, est globalement plus proche du manuscrit de 1695 que de la version parue dans le *Mercure Galant*. Ce texte de 1696 est le seul à développer, en particulier, deux épisodes significatifs: un dialogue entre le prince et la princesse, au réveil de cette dernière, et un monologue de la princesse lorsque, à la toute fin du conte, elle risque

---

[3] En conclusion du premier grand colloque consacré aux manuscrits littéraires et à ce qui était en train de devenir la critique génétique: «Les manuscrits: transcription, édition, signification». Les actes de ce colloque organisé conjointement par le CNRS et l'ENS, à Paris, en 1975, ont été publiés aux Presses de l'École Normale Supérieure en 1976.

d'être mise à mort par son ogresse de belle mère. Le support éditorial du *Mercure Galant* est probablement à l'origine de l'ajout d'un dialogue galant et d'un monologue pathétique, non retenus dans la version définitive. Il est tout aussi probablement la cause de la disparition de la fameuse «sauce Robert» qui accompagne les repas de l'ogresse. Les deux états publiés du conte correspondent à des options d'écriture différentes. Le «retour» de l'édition 1697 au manuscrit de 1695 transforme la parution en revue en variation de circonstance peut-être trop mondaine pour l'édition du recueil dont ce conte est le premier texte (aussi bien en 1695 qu'en 1697).

Pour un autre exemple génétique, je renvoie au chapitre 7 du *Style dans la langue* (Adam 1997: 147-183) où je décris l'émergence du style de *L'Étranger*. On sait que le célèbre roman écrit au passé composé et à la première personne reprend plusieurs passages de *La Mort heureuse*, roman abandonné par Camus en 1938, écrit très classiquement au passé simple et à la troisième personne. Ce changement verbo-temporel était considéré par Camus lui-même comme la grammaticalisation du style plus descriptif que narratif inhérent à la philosophie de l'absurde. Cette déconstruction de l'énonciation romanesque classique atteint également la structure de la causalité narrative et s'accompagne d'une transformation du modèle scolaire de la phrase en ce que Roland Barthes appelait, dans *Le Degré zéro de l'écriture*, une «écriture blanche» (1953).

Retenons de ces deux exemples et des propositions des généticiens cités trois indications méthodologiques importantes: (a) les variations observables dans un dossier génétique gagnent à être traitées de façon comparative; (b) il convient de remplacer l'idée de progrès et d'amélioration esthétique qui valorise généralement le dernier état du texte, par celle de variation; (c) ces variations formelles affectent en profondeur le sens de chacun des textes (ou fragments) considérés.

3. Variations éditoriales et instabilité du texte

Les approches modernes des textes médiévaux permettent d'étendre les observations de la génétique textuelle au-delà de l'ensemble fixé par l'identité du concept moderne d'Auteur. Les variations auctoriales que met en évidence la génétique textuelle ne sont pas si différentes d'autres variations des textes dans le temps: les variations des scribes copistes et des continuateurs, si importantes à l'époque médiévale, mais aussi, par la suite, celles des éditeurs (maisons d'éditions commerciales ou savants prenant en charge l'édition d'un texte).

Dans un chapitre de son *Essai de poétique médiévale* intitulé «Le poète et le texte», Paul Zumthor met respectivement en cause les concepts d'*auteur* et de *texte unique*, par ceux d'*anonymat* et de *mouvance*. Caractérisant ainsi la littérature médiévale, il distingue l'*œuvre* et les *textes*. En prenant l'exemple des sept manuscrits complets de la *Chanson de Roland*, il souligne que chacun de ces manuscrits est une réalisation textuelle d'une œuvre qui n'a pas d'autre existence. Ces manuscrits ne sont pas — quoiqu'en ait dit Joseph Bédier (1927 & 1937) — des versions dégradées par des copistes d'un texte original d'auteur, d'un «manuscrit archétypique» (Bédier 1937: iv). Ce que résume le schéma 2[4] qui ne fait pas de l'œuvre une source, mais le résultat d'une somme:

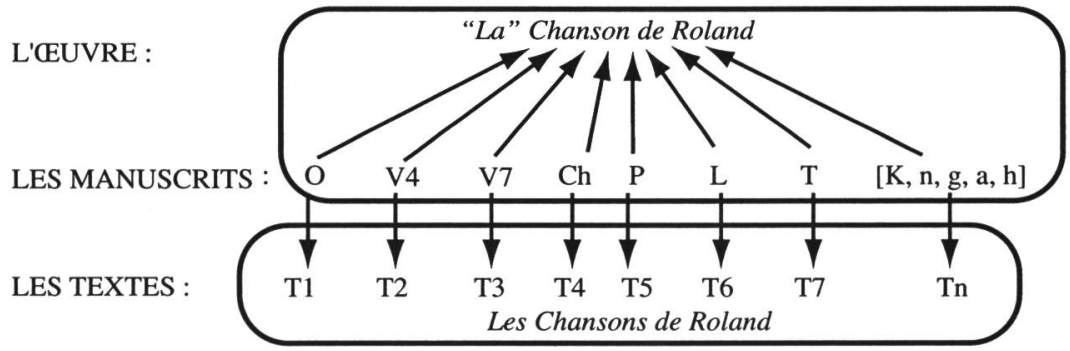

Schéma 2: Le texte médiéval comme variation

Revenons sur l'histoire éditoriale des textes de Perrault dont Catherine Velay-Vallentin (1987, 1992) a, dans la lignée des travaux de Roger Chartier, étudié l'évolution dans le temps. Ces textes ont subi des transformations qui ne sont plus le fait de scribes-copistes, mais qui tiennent à l'évolution des conventions orthographiques et de la ponctuation, ainsi qu'à des décisions de segmentation par un nombre croissant d'alinéas. Cette multiplication des paragraphes était d'abord destinée à faciliter la vi-lisibilité des prises de parole des personnages. Marc Arabyan (1994: 185-209) a décrit, dans vingt-cinq éditions successives du *Petit Poucet*, cette multiplication par plus de

---

[4] Schéma inspiré de celui de Zumthor (1972: 73) et qui reprend la codification de Bédier (1927: 65-73): O pour le manuscrit d'Oxford, V4 et V7 pour ceux de Venise, Ch pour celui de Châteauroux, P pour celui de la BN de Paris, L pour Lyon, T pour Trinity College de Cambridge. À ces sept manuscrits, il serait possible d'ajouter les traductions de Konrad en allemand (K) et les versions norroise (n), galloise (g), anglaise (a) et néerlandaise (h).

vingt des quatre paragraphes du texte original. Cette simplification de la lecture s'accompagne, en particulier dans les éditions enfantines, de transformations affectant le vocabulaire et même la syntaxe.

C. Velay-Vallantin a montré comment, dans *La Barbe bleue*, le choix des italiques transforme, dans les éditions ultérieures et populaires, la formule originaire «Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir» en une sorte de refrain. À la fin du XVIII[e] siècle, l'héroïne «belle et affligée» n'attendrit plus un époux assassin comparé non plus à un «rocher», mais à un «tigre». Ces modifications par l'italique et par le changement lexical affectent des énoncés dont nous avons montré qu'ils étaient une évocation intertextuelle de l'*Énéide* de Virgile (Adam & Heidmann 2003a: 44-45). C. Velay-Vallantin note que le «tigre» des éditions populaires renvoie à un stéréotype du «tigre altéré de sang» déjà présent chez Corneille (*Horace* IV, 5) et passé dans la culture commune. Ce changement affecte en profondeur le statut du texte. Initialement destiné à un public cultivé qui connaissait par cœur l'épopée de Virgile et se divertissait de l'allusion latine à l'histoire de Didon et d'Énée en entendant *Anna soror* à chaque répétition de «Anne, ma sœur Anne», le texte de Perrault passe du statut de divertissement de salon à celui de texte populaire, avec un simple refrain et une métaphorisation de la violence de l'assassin réduite au stéréotype. Les différences dans les illustrations et le nombre de paragraphes rendent également visibles la variété des usages de l'imprimé par des publics différents.

Comme le dit très bien C. Velay-Vallentin, ces changements «déplacent la destination et le statut des œuvres dont la signification n'est jamais donnée une fois pour toutes, dans la stabilité supposée de leur texte» (1987: 54). La multiplication des réalisations éditoriales très diverses des *Contes de Perrault*, depuis le passage des *Histoires ou contes du temps passé* dans la Bibliothèque bleue, en 1723, jusqu'aux modernes versions illustrées et autres enregistrements audio et audio-visuels, bouleversent l'hégémonie du texte d'auteur et affectent le sens même de ces contes. Ici aussi, on peut reprendre la formule provocatrice citée plus haut: «Le texte n'existe pas». *La Belle au Bois dormant* ou *La Barbe bleue* ne sont pas des objets uniques évidents. Ils ont connu des existences diverses, dépendantes des représentations que les éditeurs se faisaient des connaissances et des compétences de leurs clients-lecteurs. Il est illusoire de penser qu'il existe, dans le monde des bibliothèques, un objet-texte naturel nommé *La Belle au Bois dormant*, *La Barbe bleue* ou *La Chanson de Roland*. Il n'y a que des états génétiques, manuscrits et éditoriaux de ces textes entre

lesquels l'analyste doit choisir, en explicitant soigneusement les raisons d'un choix inséparable d'une théorie du texte et d'une démarche méthodologique.

De façon utilement polémique, Pierre-Marc de Biasi souligne le fait que la génétique textuelle — et l'on peut dire la même chose de l'histoire du livre et de la lecture —, en tant que science des textes et des documents, met en cause les fondements de l'herméneutique littéraire, philosophique et religieuse classique. Au modèle implicite de l'herméneutique et d'une certaine philologie, qui reste celui du Livre et du texte sacré étayé sur la glose et le commentaire, il oppose l'épistémologie d'une critique génétique:

> [...] résolument médiologique, laïque et antifondamentaliste. Les manuscrits lui ont enseigné que le texte est l'effet d'un travail, qu'il ne vit que par la mémoire vive de sa propre écriture, que le sens est instable et la vérité problématique. En cherchant à construire une épistémologie historique et peut-être matérialiste de l'écriture littéraire, la génétique littéraire arrache la relation critique à la fiction de sa souveraineté et réinsère l'œuvre dans la logique profane de sa genèse. Mais ce geste, loin de rendre caduque la relation critique, enrichit le texte d'une dimension qui lui faisait cruellement défaut: la quatrième dimension, celle du temps, où le sens reprend possession de sa propre histoire[5].

L'indication des variantes, fréquente dans les éditions un peu savantes, repose sur le principe du texte unique, localement soumis à des choix pris comme des «améliorations» stylistiques auctoriales de détail (perspective méliorative de la création artistique à laquelle la génétique textuelle s'oppose) ou à des copies dégradées (perspective négative de l'édition). En redonnant à chaque état le statut de texte, la reconnaissance de la variation et la comparaison des différents textes permettent d'entrer dans des changements plus profonds du sens et surtout de sortir de l'idéologie du texte immobile, fixe et unique. Des écrivains comme Francis Ponge ou Charles Ferdinand Ramuz n'ont cessé de récrire leurs textes. F. Ponge réunit les multiples variations auxquelles il soumet ses poèmes dans des recueils comme *La fabrique du pré* (Skira 1971) ou *Comment une figue de paroles et pourquoi* (Flammarion 1977). Charles F. Ramuz procède à des variations séparées dans le temps des rééditions successives, comme c'est maximalement le cas avec *Les Signes parmi nous*, publié en 1919, à Lausanne, dans les *Cahiers Vaudois*, puis chez Grasset en 1931, avec

---

5 Dans *Le Monde des livres* du 14 février 1997.

de profondes modifications locales et globales, et enfin chez Mermoud en 1941, avec encore près de trois cents modifications (Mahrer 2003: 266). On trouve, chez Ponge surtout, une conception variationnelle de l'œuvre proche de celle du Picasso qui, en 1957, entreprend ses exercices de déconstruction des *Meninas* de Velazquez par les variations que l'on peut contempler dans une salle du Musée Picasso de Barcelone. Ces variations ne concernent pas seulement la modernité et B. Cerquiglini fait fort justement remarquer que c'est ainsi qu'il faut aborder le *King Lear* de Shakespeare, dont les éditions quarto de 1608 et folio de 1623 ne sont pas:

> [...] deux états corrompus d'un original parfait (et malheureusement perdu), mais deux versions d'une même pièce, chacune faisant autorité. Il y a donc deux *King Lear* (qu'il convient d'éditer de façon parallèle). [...] L'écriture shakespearienne n'est plus déposée en un énoncé clos, originel et séminal; elle est production constante et plurielle. (1989: 63-64)

4. Philologie critique et critique de la philologie

Dans la conférence inaugurale qui marquait son entrée en fonction à la chaire de linguistique comparée de l'université de Copenhague, en 1937, Louis Hjelmlev a cette formule bien oubliée depuis: «Une linguistique sans philologie est aussi impensable qu'une philologie sans linguistique» (1971: 16). Quand ils n'ont pas maintenu leur discipline dans l'isolement, les philologues ont dialogué beaucoup plus volontiers avec une herméneutique philosophique en pleine évolution qu'avec la linguistique moderne. C'est, par exemple, dans le cadre du Centre de recherche philologique de Lille fondé par Jean Bollack qu'a été introduite en France l'herméneutique philologique et critique de Peter Szondi (Szondi 1989 & 1991, M. Bollack 1985). Le temps est-il venu d'en finir avec cette ignorance réciproque? Un dialogue est-il possible avec certaines positions épistémologiques de la philologie et de l'herméneutique philologique? Pour compléter les remarques épistémologiques et historiques de D. Maingueneau, je vais mettre l'accent sur des travaux dont il n'a pas parlé: ceux de l'antiquisant Jean Bollack, également traducteur de Paul Celan, et ceux du médiéviste Bernard Cerquiglini qui a influencé les «new medievalists» américains en particulier dans leur usage du texte numérique. J.-M. Viprey ayant quant à lui largement abordé ce dernier point dans l'article précédent, je n'y reviens pas.

Dans *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie* (1989), B. Cerquiglini avance une définition du texte qui rompt

radicalement avec les idéologies de l'auteur et du texte origine. Le texte médiéval, comme le disait déjà Paul Zumthor — on l'a vu plus haut — n'existe que sous forme de variations manuscrites de copistes, en donnant, de surcroît, parfois lieu à des continuations:

> L'œuvre littéraire, au Moyen Âge, est une variable. [...] Qu'une main fut première, parfois, sans doute, importe moins que cette incessante récriture d'une œuvre qui appartient à celui qui, de nouveau, la dispose et lui donne forme. Cette activité perpétuelle et multiple fait de la littérature médiévale un atelier d'écriture. Le sens y est partout, l'origine nulle part. (Cerquiglini 1989: 57)

Comme le montre B. Cerquiglini, le concept de texte ne s'applique, au Moyen Âge, qu'au texte biblique. Seule la parole de Dieu est immuable. *Textus*, participe passé du verbe *texere* (ce qui est tissé, tressé) est une forme accomplie et possède donc, de ce fait, «une connotation de fixité, de complétude structurelle» (1989: 59) qui ne correspond pas à la réalité de l'écriture médiévale: «L'écriture médiévale en revanche est une reprise; elle raboute, tisse à nouveau et perpétuellement des œuvres, *œuvre* sans cesse» (id.). L'histoire de la philologie médiévale, telle que la résument B. Cerquiglini et, à sa suite, A. Corbellari (1997), a d'abord été une recherche et une reconstruction de l'*Urtext* archétypique. Cette démarche est la même que celle des folkloristes sur les contes, dont nous avons critiqué ailleurs les procédures réductrices (Adam & Heidmann 2003a). La philologie médiévale a progressivement reconnu la singularité de chaque manuscrit, au lieu de l'ignorer au profit de la reconstruction de toutes pièces d'un texte hypothétique ou de la quête du texte disparu. Les manuscrits, qui sont de moins en moins considérés comme des dégradations d'un texte d'auteur et d'origine, apparaissent enfin comme des réalisations parmi d'autres d'une histoire. La définition de l'écriture médiévale comme «variance intrinsèque» (Cerquiglini 1989: 101) est un changement de paradigme qui rejoint notre propre réflexion sur les différences entre variantes et variations à propos des contes écrits (Adam & Heidmann 2003a: 30-31).

L'indication éditoriale de variantes éparpille la textualité des différents textes. On le voit facilement dans les éditions savantes où l'indication des variantes ne permet jamais de reconstituer le (ou les) texte(s), dont elles sont tirées. En se limitant à l'indication de variantes ponctuelles, on reste dans l'idéologie de la stabilité textuelle et de sa garantie auctoriale. Or, proche en cela de l'écriture et de la récriture des contes: «L'écriture médiévale ne produit pas des variantes, elle est variance» (Cerquiglini 1989: 111). À partir de là, il reste toutefois

à mettre les textes en relation, dans le cadre d'une méthodologie de la comparaison différentielle fondée sur le principe d'un rapport non hiérarchique entre les textes à comparer dont Ute Heidmann expose ici même les fondements (voir également Heidmann 2003). Comme le note B. Cerquiglini: «L'analyse doit être comparative, et non pas archéologique. Et ceci d'autant plus que l'archéologie réduit à l'unique ce qui prend sens de sa différence» (1989: 68). Je renvoie, à ce propos, à mon étude de cinq éditions du fragment 128 des *Caractères* de La Bruyère, toutes différentes surtout dans la façon de ponctuer, mais dont deux seulement paraissent respecter le rythme d'une prose oratoire inséparable d'une conception de la phrase périodique à la fin du XVII[e] siècle (Adam 2005: 58-59).

Cette conception de l'instabilité du texte ne vaut pas que pour les textes à l'origine mal assurée ou parvenus à nous sous une forme très altérée, comme c'est le cas pour l'Antiquité et pour le Moyen Âge. Pour ne prendre que l'exemple moderne des discours du général de Gaulle, il n'existe de l'appel du 18 juin 1940 aucun enregistrement et les deux textes écrits utilisables diffèrent par leur début (Adam 1999: 139-155). Ce phénomène est encore plus spectaculaire avec le discours du 25 août 1944, sur la place de l'Hôtel de Ville de Paris. Il est très difficile, pour ne pas dire impossible d'établir avec sûreté le texte prononcé par le général de Gaulle (Herman 2005, chapitre 11). Les versions écrites officielles diffèrent des enregistrements et extraits filmés eux-mêmes incomplets[6]. On pourrait être tenté de se fier à la version que donne le site Internet officiel «charles-de-gaulle.org», dans la mesure où, tirée du premier volume des *Discours et messages* (Plon 1970: 397-398), elle a été en quelque sorte authentifiée par le général de Gaulle lui-même. Toutefois, cette version «officielle» diffère singulièrement de la version de longueur comparable donnée dans l'anthologie des *Discours* de mai 1944 à septembre 1945, dans la collection «Le cri de la France»[7] ou encore des *Mémoires de guerre*[8]. De surcroît, la retranscription des services d'écoute anglais de Londres prouve que ces versions écrites reproduisent moins des deux tiers du texte prononcé à Paris. Jean-Louis Crémieux-Brilhac, qui a dirigé le volume de *Les voix de la liberté: ici Londres, 1940-44*[9], donne la

---

6 Ainsi l'*Anthologie des discours, 1940-1969* du général de Gaulle, sous la direction de Pierre Lefranc (Frémeaux, Institut des Archives sonores, 2000, 1[er] CD).

7 Paris, Egloff, 1945: 56-57.

8 Tome 3, Paris, Plon, 1959.

9 La Documentation française, Club des bibliophiles, volume 5, 1975-1976.

version intégrale du discours diffusé à 23h 45 par la Radiodiffusion française. Toutefois cette transcription des services britanniques contient manifestement, pour ce qui est vérifiable à partir des enregistrements fragmentaires accessibles, quelques erreurs (?) de transcription. Les différences avec la version orale accessible sur Internet[10] restent assez importantes.

Les problèmes de l'analyse de discours politiques modernes rejoignent ainsi la réflexion philologique du médiéviste et ont tout à gagner d'une conception variationnelle du texte. L'analyse de discours, en poursuivant dans la direction de la méthode comparative, est amenée à s'interroger sur les raisons de la censure imposée par Charles de Gaulle lui-même, dans les années 1950, à la diffusion officielle de son long texte «improvisé» du 25 août 1944. L'historicité de ce discours est autant dans sa lettre introuvable de 1944 que dans l'édition officialisée par de Gaulle. Ces variations font sens. Elles disent et fabriquent l'histoire. L'événement de la Libération est une construction discursive qui varie entre l'historicité de l'instant (août 1944) et celle des mois (1945) et des années (1958-1968) qui ont suivi. La prise de conscience de l'instabilité de la lettre du texte n'est pas un obstacle à l'analyse de discours. Elle ouvre, au contraire, le champ à une façon moins naïve d'aborder les textes et de lire une part importante de leur historicité dans une approche différentielle des variations de la lettre.

Pour traiter un discours politique oralisé du type de ceux du général de Gaulle, il est nécessaire d'établir, quand c'est possible, une transcription de travail qui tienne compte du fait qu'on a affaire à un écrit oralisé certes préparé à l'avance, mais néanmoins co-construit avec les réaction d'un auditoire qui interrompt, réagit plus ou moins aux endroits prévus. Je montre ailleurs les difficultés mais l'utilité d'une transcription qui rende compte des interruptions de la foule et du rythme de la parole des discours du 24 juillet 1967, au balcon de l'Hôtel de ville de Montréal (Adam 2005: 55-57; de façon plus détaillée dans Adam 2004) ou du 4 juin 1958 sur le forum d'Alger (Adam 1999: 74-76 et 132-136). Ces transcriptions de travail sont des objets construits pour l'analyse, beaucoup plus utiles pour l'analyse qu'une transcription écrite et ponctuée.

En mettant en avant la nécessité d'un *moment philologique* de l'analyse, il s'agit de ne pas négliger l'importance des médiations éditoriales oubliées et inapparentes. Nous sommes sur ce point d'accord avec François Rastier: «La philologie rappelle que les textes ne sont

---

[10] http://www.ump-vlb.org/general/deGaulle.htm.

pas des données, mais des constructions problématiques issues de diverses procédures» (2001: 82). L'apport de la démarche philologique tient d'abord à ce rappel de la non évidence ou non naturalité du texte. Le *moment philologique* permet d'éviter les dérives de l'interprétation et les critiques oublieuses du texte ou de ses divers états.

Dans un numéro de la revue *Critique* consacré à l'œuvre de Jean Bollack, Denis Thouard s'interroge comme nous sur la possibilité de rompre avec la division du travail proclamée encore aujourd'hui entre spécialistes de la lettre (philologues), du texte (linguistes) et du sens (herméneutique philosophique et critique littéraire). Il résume ainsi la position de Jean Bollack: «Le sens est dans la lettre. Le savoir grammatical n'est pas séparable d'une interrogation plus générale sur les modalités du sens» (2003: 347). Dans sa préface de la traduction française de *L'herméneutique littéraire* de Peter Szondi (1989), J. Bollack se réfère très explicitement à une herméneutique qui rompt avec l'herméneutique théologique et philologique traditionnelles:

> Le refus d'une position théologique dans son principe, que l'on peut considérer comme dominante, [...] forme l'enjeu véritable de la lutte engagée par Szondi pour une philologie critique. (1989: III)

Le programme de P. Szondi a des implications que discute ici-même J.-M. Viprey: «En réunissant l'herméneutique et la philologie, l'*herméneutique matérielle* place la problématique de l'interprétation au centre des sciences du langage» (Rastier 2001: 99). Spécialiste de l'analyse du discours philosophique, Frédéric Cossutta va dans le même sens, mais sans rejeter l'analyse de discours et la linguistique textuelle au profit d'une ambitieuse «sémiotique des cultures», comme le fait F. Rastier:

> L'herméneutique critique encourage l'analyse du discours à reprendre la question de l'interprétation textuelle, puisque les postulats d'historicité, de matérialité et de dimension critique sont partagés par les deux approches. (Cossutta 2004: 195)

L'herméneutique critique intéresse effectivement l'analyse de discours pour plusieurs raisons méthodologiques. Elle est «critique» à la fois par rapport à l'œuvre lue (a) et par rapport aux interprétations existantes (b):

(a) La philologie critique s'impose une règle venue de l'herméneutique méthodique de Friedrich Schleiermacher: la règle de «non-compréhension du discours», qui correspond assez bien à l'étape descriptive du corpus en linguistique. Cette règle méthodologique est ainsi résumée par Pierre Judet de La Combe: «Le sens d'un texte n'est atteignable que si, d'abord, on s'interdit de comprendre, de

déterminer trop vite les relations sémantiques entre les parties de ce texte» (2003: 319). Ce principe a pour but d'éviter, autant que possible, de ne retrouver dans un texte que ce que l'on savait déjà. Un des grands principes de la philologie critique de J. Bollack est l'exigence d'examiner en quoi un texte donné s'inscrit dans une tradition et dans un mouvement de rupture propre qui fait toute son individualité et son historicité[11]. Henri Meschonnic va plus loin dans l'association de l'irréductible historicité et particularité du texte et de son instabilité constitutive:

> Ce qui bouge dans un texte, et par lui, c'est les notions de langage qu'il met en œuvre, qui se modifient selon la reconnaissance du texte, autant que le texte se modifie selon la transformation des notions avec lesquelles on le lit. À travers le bougé d'un texte, c'est la notion de texte elle-même qui bouge. (1999: 174)

(b) «Le travail philologique ne se limite [...] pas à la restitution technique d'un matériau. Il implique que l'on sache déchiffrer les diverses lectures qui obscurcissent, au-delà du sens, la nature et la forme de la lettre.» Perrine Simon-Nahum résume ainsi (2003: 340) la démarche prônée par Bollack. Celui-ci insiste sur la nécessité de toujours discuter la critique existante et d'établir un bilan des interprétations d'un texte sous la forme d'un état de la question. Cette exigence est souvent oubliée dans les analyses structuralistes, sémiotiques et poststructurales. Au nom de la pureté méthodologique de l'application d'une théorie, elles semblent renoncer à l'idée même de communauté scientifique. Une règle de prudence, pour ne pas dire d'éthique intellectuelle, doit donc être rappelée:

> L'oubli des travaux antérieurs et l'ignorance de ceux des contemporains fait que l'on est souvent conduit à refaire le travail déjà accompli, voire à répéter une erreur déjà signalée. (Thouard 2003: 351)

Le conflit théorique ne doit pas occulter un dialogue qui gagne à prendre la forme d'un productif «conflit des interprétations»:

> [...] le conflit prend toute sa mesure: interprétation contre interprétation. Il ne concerne pas les *méthodes*, mais la reconstruction des

---

[11] C'est sur ce point que J. Bollack est en désaccord avec l'approche anthropologique. Pour un positionnement montrant, tout au contraire, l'apport du dialogue entre antiquisants, anthropologues, sémiologues et linguistes, voir J.-M. Adam, M.-J. Borel, C. Calame & M. Kilani 1990. Le faible dialogue de la philologie critique de J. Bollack avec la linguistique et son rejet de l'anthropologie constituent notre point de divergence majeur.

> significations, qui commence par l'intelligence de la syntaxe. Les questions théoriques sont ainsi transportées sur le terrain même des textes, celui de la pratique de la lecture. (Thouard 2003: 352)

En insistant sur la nécessité de confronter des propositions de sens, il s'agit d'opposer le dialogue critique au libéralisme sauvage en matière de lecture du déconstructionnisme, mais aussi à l'ignorance et à l'inculture des modernes analystes:

> En prônant que le plus grand libéralisme apparent en matière de sens, chacun devant être libre de comprendre un texte à sa guise, on neutralise du même coup la possibilité de discuter, de s'opposer, d'argumenter. Tout devient équivalent, seul l'arbitraire décide en dernier recours du sens. (Thouard 2003: 349)

La destruction des cadres de la discussion contradictoire a pour conséquence la négation des conditions de la rationalité:

> C'est parce qu'une hypothèse de lecture est en concurrence avec d'autres, parce que les arguments et les constructions s'opposent, que l'on peut parler de science, ou tout simplement de rationalité. (Thouard 2003: 349)

J. Bollack parle parfois de «science des textes», dans un sens qui, comme le dit D. Thouard:

> [...] ne renvoie pas à un savoir irréfutable des textes objectivés par les philologues, mais au lien intrinsèque qu'il convient d'établir entre l'auto-réflexion herméneutique et la confrontation des propositions de sens. C'est parce qu'une hypothèse de lecture est en concurrence avec d'autres, parce que les arguments et les constructions s'opposent, que l'on peut parler de science, ou tout simplement de rationalité. (2003: 349)

C'est exactement ce que dit ici-même P. V. Zima. En proposant de mettre en dialogue les sciences et les disciplines académiques des textes, nous entendons favoriser la confrontation de propositions de sens. Ce qu'il s'agit de mettre à l'épreuve, ce sont essentiellement les capacités à produire du sens des différentes sciences ou disciplines convoquées. Nous espérons interroger ainsi le déficit herméneutique de la linguistique. En se détournant de la recherche du sens, la linguistique structurale s'est coupée de l'herméneutique et d'une philologie que l'on croyait abusivement vouées, l'une comme l'autre, à l'exercice d'une lecture religieuse par essence. F. Cossutta parle d'un «déficit interprétatif» de l'analyse du discours (2004: 197) qui n'est peut-être qu'un aspect du «déficit herméneutique des sciences du langage» sur lequel insiste F. Rastier (2001: 102). F. Cossutta situe ce déficit interprétatif entre le «risque du formalisme lié à une lecture insensible à la

signification du texte, qui négligerait de rapporter l'étude des formes de mise en discours à la teneur de ce discours» (2004: 197) et les risques du commentaire traditionnel qu'il définit comme «une herméneutique oublieuse de sa philologie» (id.). Avant d'examiner les conditions de possibilité d'un *moment interprétatif* — complémentaire du *moment philologique* dont nous avons parlé plus haut — en analyse du discours, F. Cossutta dresse un constat et propose un programme que nous partageons assez pour le citer longuement:

> L'analyse du discours se définit en articulant la description et l'explication des phénomènes discursifs et par le refus corrélatif de l'interprétation. Ce refus est la condition d'une approche objectivée des phénomènes textuels dans un cadre épistémologique à vocation scientifique. Pour l'analyse du discours, analyser un texte n'a pas pour visée de le comprendre, mais d'abord de l'expliquer [...]. Est-ce à dire que toute interprétation est exclue parce qu'elle est antinomique avec la définition? Oui si l'on entend par interpréter: restituer un sens intrinsèque qui serait lié au texte, accessible par «compréhension»; mais si interpréter c'est se donner une hypothèse contraignant la lecture, et mettre cette hypothèse à l'épreuve d'une étude discursive du texte, alors la catégorie d'interprétation est susceptible d'être réhabilitée du point de vue de l'analyse du discours. Mais il faut alors au préalable dissocier l'interprétation de la compréhension. On contribuerait ainsi à une approche non herméneutique de l'interprétation. (2004: 189)

Pour prolonger cette réflexion, je convoquerai une autre science de l'établissement des textes: la traduction, dont Henri Meschonnic a raison de dire qu'elle est «un poste d'observation unique pour la théorie du langage» (1998: 237).

5. *«Traduire ne peut pas éviter d'impliquer une théorie du discours»*

> La traduction comme mouvement des textes, les textes comme mouvement dans la traduction. (Meschonnic 1999: 175)

Pour Henri Meschonnic (1999: 319) auquel j'emprunte à la fois l'intertitre et l'exergue de ce dernier développement, la traduction, comme la littérature elle-même, relève de l'ordre du discours et exige des concepts du discours:

> Il n'y a pas de théorie de la traduction sans son histoire, pas d'histoire de la traduction sans en faire ou en impliquer la théorie. Cette réflexion liminaire suffit à indiquer qu'on ne saurait sans dommage isoler son étude en cherchant à faire une science de la traduction, une «traductologie». Immédiatement, cette opération entraîne une méconnaissance de son lien étroit avec la théorie et l'histoire de la

> littérature, méconnaissance qui se dissimule derrière les technicités des stylistiques comparées, qui n'ont pour unités que les unités de la langue, alors que la littérature se fait dans l'ordre du discours, et requiert des concepts du discours. (Meschonnic 1998: 222)

L'histoire de la traduction est essentiellement une histoire des re-traductions successives des textes. D'une traduction à l'autre, c'est le texte lui-même qui se transforme: «La traduction est le mode le plus banal, le plus admis, le plus visible des transformations qui font qu'un texte est à la fois toujours le même et un autre» (Meschonnic 1999: 175). Nous allons mesurer, dans un moment, l'ampleur de ces transformations à la lumière de l'exemple d'un texte de Franz Kafka. Si les propositions d'Henri Meschonnic — dans *Poétique du traduire* (1999), *Le langage Heidegger* (1990), *Un coup de Bible dans la philosophie* (2004) ou ses grandes traductions de la Bible — sont pour nous devenues essentielles, c'est parce qu'il met en avant un principe du «primat de l'organisation textuelle sur les unités» en accord avec notre propre conception de la textualité: «L'unité n'est pas le mot, mais le texte» (Meschonnic 1999: 335) ou encore: «Le principe poétique est celui qui fait du texte entier comme discours, historicité et subjectivité indissociables, l'unité» (*id.*: 170). Silvana Borutti inscrit elle aussi la traduction dans un cadre textuel et discursif, mais, si elle prend appui, comme H. Meschonnic, sur les grandes thèses d'Emile Benveniste, elle se réfère surtout à W. V. O. Quine et à sa critique radicale de l'atomisme et du dogme du réductionnisme:

> Quine nous dit que dans la traduction on ne passe pas d'une langue à une autre, parce que les langues ne sont pas des ensembles de noms, mais des systèmes globaux de signification; on passe plutôt d'un énoncé à un autre, d'un texte à un autre. [...] Dire qu'on ne passe pas d'un terme à un autre, d'une langue à une autre, mais d'un énoncé à un autre, c'est dire qu'en traduisant on fait des hypothèses sur la correspondance entre des occurrences textuelles: on essaie de restituer la sémantique du texte, la pertinence textuelle, les conditions énonciatives et les circonstances contextuelles; on cherche à tenir compte de la surdétermination textuelle et contextuelle des significations. On est là au niveau de la langue ordinaire, de la langue en usage, de la langue transformée de système sémiotique (code) en système sémantique (texte) (cf. Benveniste 1966, chap. 10): pour traduire les significations, on doit donc tenir compte non seulement de leur dépendance à l'égard de la langue, mais aussi de leur intégration dans l'ensemble textuel. (Borutti 2001: 78-79)

Il y a là des convergences sur lesquelles nous avons pris appui dans nos propres travaux de traduction du court texte de Franz Kafka sur

lequel nous allons revenir brièvement (Adam & Heidmann 2003b), du «Captif» de Jorge Luis Borges (Adam 2005, chapitre 8) ou de «La Princesse sur le petit pois» d'Andersen et de quelques contes des Grimm (Adam & Heidmann 2002). La prise en compte de la dimension textuelle propre à chacun de ces textes nous a amenés à des choix de traduction différents de ceux de traducteurs aussi réputés qu'Alexandre Vialatte (Kafka), Marthe Robert (Kafka et Grimm), Roger Caillois (Borges) ou Régis Boyer (Andersen). C'est en particulier l'absence de prise en compte du rythme propre de la langue aussi bien argentine de Borges que danoise d'Andersen qui frappe dans les traductions françaises. Notre étude comparée des traductions antérieures d'Andersen (Adam 2002) montre tout l'intérêt de celle que vient de faire paraître Marc Auchet (2005: 51-54). Il parvient à rendre ce qui est pourtant reconnu comme le grand apport d'Andersen à la langue littéraire danoise: l'oralité de son écriture qui se marque dans les longues phrases relancées par des connecteurs, les répétitions de mots et même, quoiqu'en disent les critiques, la ponctuation. Cette prose certainement destinée à la lecture à haute voix possède un rythme très singulier.

Le lien entre philologie et traduction nous est apparu comme évident à l'occasion de l'étude d'un texte de Kafka auquel les lecteurs francophones n'ont eu accès, dès 1948, que par la traduction d'Alexandre Vialatte[12] et, plus récemment, par celle de Marthe Robert[13]. Nous citons et comparons ailleurs mot à mot ces deux traductions (Adam & Heidmann 2003b), je ne mentionnerai donc ici que celle de Vialatte:

T1 PROMÉTHÉE

> Quatre légendes parlent de Prométhée:
>
> Selon la première, ayant trahi les dieux en livrant leur secret aux hommes, il fut enchaîné sur le Caucase et les dieux envoyèrent des aigles qui devaient lui ronger le foie, mais ce foie renaissait toujours.
>
> D'après la seconde, Prométhée, dans les convulsions de douleur que lui causaient ces bêtes qui le rongeaient sans cesse, s'enfonça si profondément dans le roc qu'il ne fit plus qu'un avec lui.
>
> D'après la troisième, sa trahison fut oubliée au cours des siècles: les dieux l'oublièrent, les aigles, et lui-même oublia aussi.

---

[12] Traduction par Alexandre Vialatte de Franz Kafka: *La Muraille de Chine et autres récits*, Paris, Gallimard, 1950: 133-134.

[13] Traduction par Marthe Robert de Franz Kafka: *Œuvres complètes II*, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1980: 544-545.

D'après la quatrième, on se fatigua enfin d'un supplice devenu sans cause. Les dieux se lassèrent, les aigles se lassèrent, la blessure se ferma, lassée.

Restait l'inexplicable rocher. La légende essaie d'expliquer l'inexplicable. Comme elle vient d'un fond de vérité, elle retourne nécessairement en fin de compte à l'inexplicable.

Cette traduction prend appui sur l'édition de Max Brod, en 1931[14]:

T2 PROMETHEUS

Von Prometheus berichten vier Sagen:

Nach der ersten wurde er, weil er die Götter an die Menschen verraten hatte, am Kaukasus festgeschmiedet, und die Götter schickten Adler, die von seiner immer wachsenden Leber frassen.

Nach der zweiten drückte sich Prometheus im Schmerz vor den zuhackenden Schnäbeln immer tiefer in den Felsen, bis er mit ihm eins wurde.

Nach der dritten wurde in den Jahrtausenden sein Verrat vergessen, die Götter vergassen, die Adler, er selbst.

Nach der vierten wurde man des grundlos Gewordenen müde. Die Götter wurden müde, die Adler wurden müde, die Wunde schloss sich müde.

Blieb das unerklärliche Felsgebirge. — Die Sage versucht das Unerklärliche zu erklären. Da sie aus einem Wahrheitsgrund kommt, muss sie wieder im Unerklärlichen enden.

En découvrant le travail philologique d'Ulrich Stadler (1998) et l'édition critique des manuscrits du journal de Kafka par Jost Schillemeit, nous avons, avec Ute Heidmann, constaté que T2 présente d'importantes manipulations éditoriales. Dans le cahier in-8° de 1917-1918, à la date du 16 ou 17 janvier 1918[15], on s'aperçoit que les deux phrases finales, introduites par le tiret de Brod, forment, en fait, la phrase initiale d'un texte dépourvu de titre:

T3 Die Sage versucht das Unerklärliche zu erklären; da sie aus einem Wahrheitsgrund kommt, muss sie wieder im Unerklärlichen enden.

Von Prometheus berichten vier Sagen. Nach der ersten wurde er weil er die Götter an die Menschen verraten hatte am Kaukasus

---

[14] Franz Kafka, *Beim Bau der Chinesischen Mauer*, Berlin, Gustav Kiepenheuer Verlag, 1948 (1931): 39.

[15] Franz Kafka, *Nachgelassene Schriften und Fragmente II,* Jost Schillemeit éditeur, Frankfurt/M., S. Fischer, 1992: 69-70 et *Apparatband* de Jost Schillemeit, page 164.

festgeschmiedet und die Götter schickten Adler, die von seiner immer nachwachsenden Leber frassen.

Nach der zweiten drückte sich Pr[ometheus][16] im Schmerz vor den zuhackenden Schnäbeln immer tiefer in den Felsen bis er mit ihm eins wurde.

Nach der dritten wurde in den Jahrtausenden sein Verrat vergessen, die Götter vergassen, die Adler, er selbst.

Nach der vierten wurde man des grundlos Gewordenen müde. Die Götter wurden müde, die Adler. Die Wunde schloss sich müde.

Blieb das unerklärliche Felsgebirge.

Nous proposons de T3 une traduction de travail qui a été longuement discutée avec Henri Meschonnic et mise au point avec Ute Heidmann. Elle modifie celle que nous donnions dans Adam & Heidmann 2003b: 197-198, en particulier pour ce qui concerne nos hésitations relatives à la traduction de *Sage* et à la position de certains mots:

T4 Le mythe tente d'expliquer l'inexplicable; comme il émerge d'un fondement véridique, il se doit de finir à nouveau dans l'inexplicable.

Quatre mythes parlent de Prométhée. D'après le premier, comme il avait trahi les dieux en faveur des hommes, il fut soudé au Caucase et les dieux envoyèrent des aigles, qui dévoraient son foie toujours renaissant.

D'après le deuxième, Pr[ométhée], sous la douleur des becs qui piochaient, s'enfonçait toujours plus profond dans le roc, au point de ne faire qu'un avec lui.

D'après le troisième, au fil des millénaires, sa trahison fut oubliée, les dieux oublièrent, les aigles, même lui.

D'après le quatrième, de ce qui était devenu sans fondement, on se lassa. Les dieux se lassèrent, les aigles. La blessure se ferma, lassée.

Restait l'inexplicable massif rocheux.

À la lecture de T4, on mesure le chemin parcouru, en Français, par le texte de Kafka. Non seulement, le texte T3 de Kafka a subi une transformation éditoriale (T2) du type de celles que nous avons abordées plus haut, mais il a été diffusé, par A. Vialatte, sous une forme si différente, qu'on peine à lire, en T1, un texte de Kafka. Comme H. Meschonnic, nous pensons que les français n'ont pas encore lu Kafka. Ils ont lu du Brod-Vialatte, à peine amélioré par Marthe Robert: «Les corrections qui ont amendé Vialatte sont un progrès

---

[16] Dans le manuscrit du *Cahier G*, Kafka écrit seulement "Pr.".

philologique. Mais elles restent dans le même moule. Celui du signe. Elles continuent de n'y voir qu'un lointain rapport avec le poème-Kafka» (Meschonnic 1999: 322). Notre traduction tient d'abord compte du progrès philologique qui consiste à revenir de T2 à T3, elle s'appuie ensuite sur une analyse textuelle aussi fine que possible. La comparaison des traductions que nous présentons dans Adam & Heidmann 2003b permet de mesurer l'écart qui sépare notre proposition de celles de Vialatte et de Marthe Robert.

Pour ne prendre qu'un exemple particulièrement significatif, A. Vialatte et M. Robert persistent à «enchaîner» Prométhée à son rocher alors que le texte de Kafka l'y a «soudé» (*festgeschmiedet*). On voit par là comment un mythe peut être figé par l'exégèse et par la tradition littéraire au point de contaminer la traduction de la lettre du texte. Le souvenir des «Prométhée enchaînés» empêche de lire un effet de sens important. Prométhée est «soudé» au Caucase au point, en fin de texte, de ne plus faire qu'un avec le roc. Il y a là une cohérence du texte, entre son début et sa fin. De la même manière, la composition encadrée de T3 est déterminante. Or l'«intervention destructrice» (Stadler 1998: 278) de Max Brod (T2), suivie par Vialatte (T1), a pour conséquence une recomposition: (a) elle isole, en tête de T1 et de T2, une phrase-paragraphe qui fait pourtant partie du second paragraphe de T3: «Von Prometheus berichten vier Sagen{:}»; (b) elle fait suivre le récit d'un commentaire en forme de morale alors que l'imparfait de T3 suspend tout commentaire final. Cette modification a des conséquences génériques: elle met le genre de la fable en avant, en privilégiant la suite [récit+commentaire (morale)], aux dépens de l'encadrement de type poétique, dans lequel la fin apparaît comme un écho du début en raison de la reprise du mot «unerklärlich».

La poéticité de T3 se marque dans un rythme phrastique très particulier que M. Brod ne respecte pas en ajoutant des points et des virgules là où Kafka n'en met pas. M. Brod rétablit normativement les virgules que la langue allemande place en position syntaxique forte, alors que Kafka efface précisément ces soulignements de la structure syntaxique. Ces corrections sont celles d'un maître d'école qui n'a pas du tout perçu l'importance rythmique d'une déponctuation qui contraste, en revanche, avec le rythme haché et elliptique de la fin du texte. À la fin du quatrième récit, M. Brod ajoute un syntagme verbal qui modifie le caractère elliptique et simplifié à l'extrême de l'écriture de Kafka: «Die Götter wurden müde, die Adler [wurden müde], die Wunde schloss sich müde» (T2), alors que Kafka avait écrit: «Die Götter wurden müde, die Adler. Die Wunde schloss sich müde» (T3).

M. Brod juge probablement que Kafka écrit mal et il rend ce passage plus conforme à la norme. Nous sommes pourtant là, très précisément, devant un aspect essentiel de ce que nous appelons, avec H. Meschonnic, le «poème-Kafka» (1999: 322). T3 comporte de nombreuses phrases elliptiques proches d'une forme d'oralité. Le quatrième récit mythique diffère formellement des trois autres, constitués eux d'une seule phrase-paragraphe et c'est une erreur d'en modifier le rythme par un ajout.

En comparant les traductions de Marthe Robert, d'Alexandre Vialatte, celle que nous donnions dans Adam & Heidmann 2003b et celle que nous proposons ici, on constate qu'Henri Meschonnic a raison de parler de la traduction comme «mouvement des textes» (1999: 175). Ce que nous avons dit du texte comme variation à la lumière de la génétique, de la poétique et de la philologie médiévales et de l'histoire de l'édition converge avec cette définition du texte comme «mouvement dans la traduction» (Meschonnic 1999: 175). On voit aussi que ce n'est qu'à la lumière d'analyses particulières de textes que cette collaboration des disciplines du texte prend tout son sens. Notre définition de la linguistique textuelle comme théorie de la production co(n)textuelle de sens fondée sur l'analyse de textes concrets se vérifie dans l'exercice difficile de la traduction qu'accompagnent les moments philologique, descriptif et interprétatif de l'analyse.

Jean-Michel ADAM
Université de Lausanne

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ADAM J.-M. 1997: «Variations énonciatives: aspects de la genèse du style de *L'Étranger*», in *Le Style dans la langue*, Paris-Lausanne, Delachaux & Niestlé.

—1999: *Linguistique textuelle: des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan.

—2002: «De la période à la séquence. Contribution à une (trans)linguistique textuelle comparative», in *Macro-syntaxe et macro-sémantique,* H. Nølke & H. L. Andersen éds., Berne, Peter Lang, 167-188.

—2004: «Quand dire "Vive le Québec libre!" c'est faire l'Histoire avec des mots», in *Discours et constructions identitaires,* D. Deshaies & D. Vincent éds., Québec, Presses de l'Université Laval, 13-38.

—2005: *Linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, A. Colin.

ADAM J.-M., BOREL M.-J., CALAME C. & KILANI M. 1990: *Le Discours anthropologique*, Paris, Méridiens-Klincksieck; nouvelle édition Payot Lausanne, 1995.

ADAM J.-M., ALI BOUACHA M., GRIZE J.-B. (éds.) 2004: *Texte et discours: catégories pour l'analyse*, Éditions Universitaires de Dijon.

ADAM J.-M. & HEIDMANN U. 2002: «Réarranger les motifs, c'est changer le sens. Princesses et petits pois chez Andersen et Grimm», in A. Petitat éd., *Contes: l'universel et le singulier,* Lausanne, Payot, 155-174.

—2003a: «Discursivité et transtextualité: la comparaison pour méthode. L'exemple du conte», in R. Amossy & D. Maingueneau éds., *L'analyse du discours dans les études littéraires,* Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 29-49.

—2003b: «Du récit au rocher: Prométhée d'après Kafka», in U.

Heidmann éd., *Poétiques comparées des mythes,* Lausanne, Payot, 187-212.
ARABYAN M. 1994: *Le Paragraphe narratif,* Paris, L'Harmattan.
AUCHET M. 2005: Traduction des *Contes et Histoires de H. C. Andersen,* Paris, La Pochothèque-Le Livre de poche.
BARTHES R. 1953: «L'écriture du silence», in *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.
BÉDIER J. 1927: *La Chanson de Roland. Commentaires*, Paris, H. Piazza.
—1937: *La Chanson de Roland*, Paris, H. Piazza.
BIASI P.-M. de 2000: *La génétique des textes*, Paris, Nathan, coll. 128.
BOLLACK J. 1997: *La Grèce de personne*, Paris, Seuil.
—2000: *Sens contre sens*, Genouilleux, Paris, La passe du vent éd.
—2003: *L'écrit. Une poétique dans l'œuvre de Celan*, Paris, PUF.
BOLLACK M. (éd.) 1985: *L'acte critique. Sur l'œuvre de Peter Szondi*, Cahiers de philologie, vol. 5, Presses Universitaires de Lille.
BORUTTI S. 2001 (1991): *Théorie et interprétation. Pour une épistémologie des sciences humaines*, Lausanne, Payot.
CERQUIGLINI B. 1989: *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Seuil.
CHARLES M. 1995: *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Seuil.
CHARTIER R. 1998: «Histoire et littérature», in *Au bord de la falaise*, Paris, Albin Michel, 269-287.
CONEIN B., COURTINE J.-J., GADET F., MARANDIN J.-M., PECHEUX M. (éds.) 1981: *Matérialités discursives*, Presses Universitaires de Lille.
CORBELLARI A. 1997: *Joseph Bédier, écrivain et philologue*, Genève, Droz.
COSSUTTA F. 2004: «Catégories descriptives et catégories interprétatives en analyse du discours», in *Texte et discours: catégories pour l'analyse*, J.-M. Adam et al. éds., Éditions Universitaires de Dijon, 189-213.
COURTINE J.-J. & MARANDIN J.-M. 1981: «Quel objet pour l'analyse du discours?», in *Matérialités discursives*, Conein et al. éds., Presses Universitaires de Lille, 21-33.
GRESILLON A. 1989: «Fonctions du langage et genèse du texte», in *La naissance du texte*, L. Hay éd., Paris, Corti, 177-192.
HAY L. 1979: «La critique génétique: origines et perspectives», in *Essais de critique génétique*, Paris, Flammarion, 227-236.
—1985: «"Le texte n'existe pas". Réflexions sur la critique génétique»,

Poétique 62, Seuil, 146-158.
HEIDMANN U. 2003: «(Ré)écritures anciennes et modernes des mythes: la comparaison pour méthode. L'exemple d'Orphée», in *Poétiques comparées des mythes,* Lausanne, Payot, 47-64.
HERMAN Th. 2005: *Le fil du discours. Analyse rhétorique et textuelle des messages de guerre de Charles de Gaulle (1940-1945)*, Université de Lausanne.
HJELMSLEV L. 1971 (1959): *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.
JUDET de LA COMBE P. 2003: «Interprétation et poésie critique», *Critique* n°672, Paris, Minuit, 317-331.
KUENTZ P. 1981: «Les "oublis" de la nouvelle rhétorique», in *Matérialités discursives*, Conein et al. éds., Presses Universitaires de Lille, 35-43.
MAHRER R. 2003: «Poétique ramuzienne du tableau: *Les Signes parmi nous*», in *Dans l'atelier de Ramuz*, D. Jakubec & J. Berney éds., *Études de Lettres* n°1-2, Université de Lausanne, 265-297.
MAINGUENEAU D. 1976: *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Hachette.
—1987: *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Paris, Hachette.
MESCHONNIC H. 1990: *Le langage Heidegger*, Paris, PUF.
—1998: «Les grandes traductions européennes, leur rôle, leurs limites. Problématique de la traduction», in *Précis de littérature européenne*, B. Didier éd., Paris, PUF, 221-239.
—1999: *Poétique du traduire*, Paris, Verdier.
—2004: *Un coup de Bible dans la philosophie,* Paris, Bayard.
RASTIER F. 2001: *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
SARFATI G.-E. 2003: «L'analyse du discours et la question du texte: l'horizon du sens commun et de la doxa», in R. Amossy & D. Maingueneau éds., *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Presses Universitaires du Mirail, 429-438.
SIMON-NAHUM P. 2003: «La lettre et le sens», *Critique* n°672, Paris, Minuit, 332-345.
SLATKA D. 1975: «L'ordre du texte», *Études de linguistique appliquée* n°19, Paris, Didier, 30-42.
STADLER U. 1998: «Subversive Arbeit am Mythos. Kafkas Beziehung zur Antike und die fünf "Sagen" vom Prometheusmythos», in *Antiquitates Renatæ,* V. Ehrich-Haefeli, H.-J. Schrader & M. Stern éds., Würzburg, Königshausen & Neumann Verlag, 271-283.

SZONDI P. 1989: *Introduction à l'herméneutique littéraire*, Paris, Éd. du Cerf.
—1991 (1974): *Poésie et poétique de l'idéalisme allemand*, Paris, Gallimard, coll. TEL n°194.
THOUARD D. 2003: «L'enjeu de la philologie», *Critique* n°672, Paris, Minuit, 346-359.
VELAY-VALLANTIN C. 1987: «Le conteur et les éditeurs: lecture des *Contes* de Perrault au XVIII[e] siècle», in *Les Contes de Perrault. La contestation et ses limites. Furetière*, M. Bareau, J. Barchilon, D. Stanton & J. Alter éds., Paris-Seattle-Tübingen, *Papers on French Sevententh Century Literature*, 53-66.
—1992: *L'histoire des contes*, Paris, Fayard.
ZUMTHOR P. 1972: *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil.